

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, REINAUD
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME VIII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCEAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVI

BAB ET LES BABIS,

OU

LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE

DE 1845 À 1853,

PAR MIRZA KAZEM-BEG.

(Fin.)

§ 2. DEUX LETTRES D'UN SEÏD BABI.

Nous ne croyons pas inutile d'offrir ici la traduction de deux lettres qui m'ont été adressées en décembre 1860 par le Seïd de Smolensk. Elles sont si originales par le caractère mystique qui les distingue que j'ai l'espoir qu'elles seront lues avec plaisir.

La plupart de mes remarques sur ces lettres ont rapport à quelques questions relatives à la philosophie platonicienne, laquelle, selon moi, a été transmise d'âge en âge par la bouche des scholiastes jusqu'aux moutazilites.

Première lettre.

Cette lettre m'a été adressée par le Seïd dès qu'il eut appris mon désir de le voir et de profiter de son entretien pour me renseigner sur la doctrine de

Bab ; elle est du 4 décembre 1860. Je ne sais comment le Seïd a interprété ma curiosité, mais sa lettre renferme son propre jugement sur la vie spirituelle qu'il désire me communiquer comme à un homme qui cherche la vérité ; voici cette lettre :

« Paix aux hommes avides de la contemplation du seigneur et paix à ceux qui le cherchent !

« Quelqu'un demandant ce que c'est que le savoir, il lui fut répondu : Le savoir est la concentration morale dans le temple de la sagesse ; il faut s'instruire auprès d'un homme chez lequel la sagesse abonde, d'après son enseignement se nourrir des pilules de la haute sagesse, par ce traitement transformer quatre éléments grossiers physiques en quatre éléments purs moraux, et ainsi concevoir le néant des formes visibles, s'en isoler et se réunir à son premier principe (Dieu)¹. Pour celui qui cherche le savoir au point de vue spirituel, la discordance sensible qui existe entre l'ancien et le nouveau Testament et le Coran devra indubitablement cesser d'exister ; il comprendra alors que dans les cieux spirituels les prophètes et les saints émanent d'un même principe, ont la même origine ; point de différence dans ce principe, qui n'est que l'apparition du monde extérieur². Le Tout-Puissant n'a évidem-

¹ Suivant le système de la philosophie platonicienne, *les idées* (ou types éternels d'après lesquels toute catégorie d'existence reçoit la forme) existent dans la suprême raison (*logos*), dans Dieu de qui elles procèdent et qui est leur substance commune.

² D'après le système platonicien, l'idée est réelle et absolue ; les objets individuels ne sont donc rien que des ombres, des appa-

ment pas créé l'homme pour qu'il acquière seulement la connaissance du monde des formes, du monde physique, mais pour qu'il parvienne aussi à la concentration, au vrai savoir. Une fois ce but atteint, tu te délivres des entraves des éléments étrangers (du monde physique) et tu contemples en toi le vaste monde (l'idée); alors tu ne te verras plus partiellement. Le soleil visible éclaire également dix-huit mille mondes ¹; mais celui qui dans ce chaos contemple le degré qu'il occupe (l'idée de son genre), celui-là comprend que lui et tout l'univers sont éphémères ². S'il jette un regard sur lui-même (c'est-à-dire sur la forme à laquelle est rivée

rences et pour ainsi dire des copies de ces objets. Les idées que nous nous en faisons n'en sont que de pâles reflets; par conséquent ce n'est que par leur participation à une même *idée* ou essence que des individus divers peuvent former une même espèce.

¹ Ce nombre est pris de la tradition qui dit que l'univers est composé de dix-huit mille mondes de Dieu, au milieu desquels notre monde n'en forme qu'un. Quatre éléments sont le principe du monde terrestre, qui, par sa conformation intérieure et ses formes extérieures, par ses espèces et ses familles, se divise encore en une infinité de mondes; tout ce qui est abstrait et accessible seulement à l'intelligence et à l'imagination doit être divisé en autant de mondes. Tout cela pris dans son ensemble se nomme *âlemi kébir* ou *akber*, c'est-à-dire le grand monde (*universum*). Il se peut que ce nombre de dix-huit mille ait été pris des traditions des anciens, qui admettaient dix-huit mille étoiles.

² Ce passage obscur peut être expliqué ainsi: Le soleil éclaire également tous les objets; mais chaque objet, selon sa faculté (selon sa qualité et sa propriété), reçoit plus ou moins la clarté. Cependant cette réflexion solaire n'est rien, comparée à la lumière du soleil même. Si l'on ôte à l'objet la faculté réflexive, il devient un rien, un malheureux élément de ténèbres.

son âme immortelle), il verra que lui, parmi ces dix-huit mille formes, n'est rien qu'une éternelle poussière. Alors il se souviendra de ces paroles : « C'est là l'enfer qui nous est promis ¹ ! »

« De ta part, une ardente recherche (de la vérité), et de la part de la vérité (Dieu), attraction ². Paix à vous tous avec la miséricorde de Dieu et sa grâce ! »

Cette lettre est pleine d'un mysticisme qui n'est point inconnu à la scolastique du moyen âge et à celle de notre temps; notre Seïd y énonce ses appréciations philosophiques sur la religion. Ce n'était pas tout à fait ce que je désirais; j'aurais voulu être renseigné plus à fond sur la doctrine des Bahis, sur les formes extérieures de leur culte, leurs cérémonies religieuses, leur rite, etc. C'est pourquoi, aussitôt après avoir reçu la lettre du Seïd, je lui ai répondu, et, tout en le remerciant de l'honneur qu'il m'avait fait, je lui ai posé catégoriquement plusieurs

¹ Ce sont les paroles du Coran de Mahomet (sour. xxxvi, intitulée *Yasin*, dans la seconde dizaine de versets). Comme nous l'avons vu au commencement de la lettre, le Seïd est de l'avis que tous les prophètes dans les cieux sont un même principe et qu'il n'existe point de désaccord entre l'Ancien et le Nouveau Testament, etc... Le Seïd entend par là que l'enfer éternel de l'homme, c'est lorsqu'il est privé du divin principe et qu'il a le sentiment de cette privation, ce qui prouve que le Seïd ne comprend pas l'enfer du Coran selon la lettre, mais selon l'esprit.

² Dans l'original *djezb*. Ce mot technique signifie dans le *Tariket* la grâce divine qui attire à elle les élus. C'est le premier pas vers la contemplation de la divinité. Celui qui fait le premier pas dans cette voie est appelé *salik*, et celui que la grâce attire et conduit dans cette voie est appelé *medjzoub*, nom qui fut donné à Bab au début de sa carrière (v. ch. 1, art. 1).

questions: 1° Quel était son jugement sur les Babis? 2° Ont-ils des signes extérieurs de la religion qu'ils professent, c'est-à-dire *des namaz, des jeûnes* et autres prescriptions? 3° Quelle est son opinion sur le *Co-ran* attribué à Bab?

Dans la seconde lettre, le Seïd a répondu à ces diverses questions.

Deuxième lettre.

« Au nom du Dieu propice et dispensateur de tous biens.

« Louange à Dieu qui a créé tous les couples tant de ce que produit la terre que d'eux-mêmes et des choses que l'homme ne comprend pas ¹.

« Que sa bénédiction et sa paix soient avec ses prophètes et ses saints!

« Paix aussi à vous qui recherchez la vérité, à vous la miséricorde de Dieu et sa bénédiction!

« J'ai reçu votre lettre et en ai compris le contenu. Vous vouliez être renseigné sur la foi des Babis, sur les formes extérieures de leur culte. Il est bien difficile de résoudre les questions se rapportant à la

¹ Ceci est tiré du *Coran*, sour. XXXVI, v. 36. Sous la dénomination de *couples*, on comprend divers genres et espèces de productions terrestres, (commentaire de Beïdhavi). D'après le sens du précédent verset 36 de ce chapitre, la terre morte, vivifiée par la force créatrice de Dieu, produit tout ce qui est terrestre. Ces productions sont unies entre elles, chacune par famille, genre et espèce, et elles en produisent de semblables à elles. Conséquemment tout ce qui est en dehors de ce procédé, Dieu l'a créé du principe inaccessible à l'intelligence de l'homme.

vie extérieure des autres, surtout à celle des Babis¹. Je ne les ai point vus dans l'exercice de leur culte et aucun d'eux ne m'a renseigné là-dessus²; quant à leur croyance spirituelle, vous en savez sans doute autant que moi³.

« Il y a vingt-cinq ans⁴ cet automate⁵ a aussi marché à l'aventure dans le désert de l'erreur et de l'inconnu où l'avaient entraîné la diversité et l'incompatibilité qui existent entre les formes extérieures de la religion (les rites) et la religion même. Je n'aurais pu me cramponner à quoi que ce soit ni sortir d'une situation désespérée, n'eût été la grâce *de celui qui guide les malheureux égarés*⁶. Par sa bonté, il a donné en partage à ma vie terrestre le calice de la mortification⁷, et il a expulsé du royaume visible

¹ Ceux qui, en Perse, s'étaient soulevés sous le nom de Babis.

² Ce qui veut dire qu'ayant quitté la Perse justement à l'époque où les *Cheïkhites* (v. p. h. ch. II, art. 1) et leurs imitateurs répandaient leur philosophie et leur doctrine, il ignorait complètement ce qui s'était passé dans sa patrie durant son séjour en Russie, ou il en savait peu de chose et par ouï-dire.

³ Il est évident que le Seïd était *Babi* dans le sens même que nous avons donné aux propres convictions de Bab (ch. I.).

⁴ Juste à l'époque où la doctrine des *Cheïkhites* (v. ch. II) avait du retentissement dans toute la Perse. La lettre du Seïd de Smolensk a été écrite en janvier 1861; 25 années lunaires font à peu près 24 années solaires; ce devait être par conséquent en 1837.

⁵ Il parle ici de lui-même comme de la forme dans laquelle est enchaînée son âme, cette parcelle de l'idée éternelle.

⁶ *Délil-oul-moutaheyérin*, c'est-à-dire, Dieu. Cette expression est fort souvent employée en ce sens dans le *Tarikat* et n'a point sa place ailleurs dans la littérature musulmane; le plus souvent on la rencontre dans la bouche des derviches.

⁷ C'est-à-dire, m'a jugé digne de mortifier mes passions.

de la chair l'influence de la forme extérieure, du moi¹; enfin, dans son indicible bonté, il m'a appelé dans le monde primitif². C'est ainsi qu'il a rompu les relations qui m'attachaient au monde *de la porte*³, et seulement alors il m'a attiré vers celui qui séjourne au delà de la porte dans l'intérieur du temple (la vérité), de sorte que sans la grâce de Dieu je serais le premier d'entre les damnés.

« Sache que le principe de la religion est la connaissance de Dieu. La connaissance parfaite de Dieu est renfermée dans le *Taouhid*⁴; ainsi toute la doctrine de l'*Unité* consiste à isoler Dieu de tout attribut, d'après ce témoignage que chaque attribut constitue une idée en dehors de l'objet qualifié⁵.

« Ainsi celui qui donne à Dieu n'importe quels at-

¹ Le Seïd veut dire que la forme extérieure, « le moi, » a été remplacée par la forme intérieure, ou le spirituel.

² Le monde spirituel, v. lettre 1^{re}.

³ Dans l'original « avec le monde de Bab. » Dans le premier chapitre de cet ouvrage nous avons vu pourquoi le fondateur de la secte des Babis a été nommé *Bab* (porte). Ici l'auteur fait allusion à ce qu'il a été appelé à quitter la porte et l'avant-porte et à contempler celui qui est au delà de la porte « dans le temple. » Ce passage et la phrase qui suit, Sans la grâce de Dieu, je serais le premier d'entre les damnés, démontrent clairement l'indignation de notre Seïd au sujet des actes des Babis en Perse et nous fortifient dans notre opinion sur les premiers principes de la doctrine de Bab et les additions mensongères qu'y firent la plupart de ses disciples.

⁴ Ou doctrine de l'unité absolue de Dieu.

⁵ Voir plus haut. — Idée de Bab sur Dieu. Quand nous disons : Dieu créateur, Dieu omniscient, Dieu omnivoyant, création, omniscience, omnivoyance, forment des idées séparées, tout comme dans homme instruit, vertueux, méchant, etc. ces qualités représentent des idées, abstraction faite de l'homme.

tributs (hors de ce qui est *lui*), celui-là le *restreint*; celui qui le restreint *l'énumère*¹ et celui qui l'énumère parle contre son *unité* antéséculaire²; mais le Dieu saint est supérieur à tout ce que disent de lui les pécheurs! Quoique, par les mortifications, cet automate soit conduit à travers le monde des intervalles³, je souhaite néanmoins aux heureux du monde de puiser la santé à pleines coupes; le pauvre Seïd, lui, est satisfait des gouttes dont il se nourrit.

¹ Lui attribue une idée de nombre, d'énumération.

² Cette définition philosophique de la doctrine du *Taouhid* (la croyance sur l'unité absolue de Dieu) appartient au premier imam des Chiïtes, au quatrième khalife des Sunnites, à Ali. Voici ses paroles: « Le principe de la religion est la connaissance de Dieu; l'entière connaissance de Dieu constitue le principe du *Taouhid* (l'unité absolue de Dieu); le parfait principe du *Taouhid* consiste dans la pure conviction que Dieu est *isolé* de tout attribut extérieur, par ce fait que tout attribut présente quelque chose *autre* que l'objet qualifié, et que chaque objet qualifié est autre que la qualification qui lui est attribuée. Ainsi quiconque attribue à Dieu une qualité quelconque, crée quelque chose de semblable à lui; quiconque lui crée un semblable, le divise; quiconque le divise, le multiplie; quiconque multiplie Dieu, ne le connaît point. Quiconque le désigne, disant: regarde, il est ici ou là, celui-là le limite; celui qui le limite, lui attribue le nombre, le multiplie. » (Dieu sur la terre, sur les eaux, sur les continents, etc.) . . . V. recueil des discours et sentences d'Ali, sous le titre: *Khassaïsi-Ali*, biblioth. orient. de l'Université de Saint-Petersbourg, manusc. n° 94.

³ *Alémi-berzakh* veut dire monde entre le monde physique actuel et le monde futur éternel. Ici-bas les âmes des pécheurs reçoivent la purification (ce qui n'est autre que le purgatoire du Dante). Mais ici l'auteur parle allégoriquement du temps qui s'est écoulé depuis sa conversion à la vraie foi et l'attente où il est du passage dans l'éternité, et fait allusion aux persécutions dont il a été l'objet durant tout ce temps.

« Aux adorateurs du Dieu unique et qui sont heureux dans le malheur, la paix du Seigneur! »

Cette lettre ne saurait nous renseigner sur ce qu'il nous importait tant de savoir de notre Seïd; nous pouvons supposer seulement qu'il avait été, au commencement, du nombre de ceux qui considéraient Bab comme un saint, un homme quelque peu surnaturel, ou, du moins, au-dessus du vulgaire, puis que, dans la suite, guidé par sa doctrine, il était parvenu au degré de la plus haute contemplation. Ainsi toute cette contemplation spirituelle se renferme évidemment dans des abstractions qui forment la philosophie scolastique chez les musulmans, philosophie qui a donné le jour à plus de vingt écoles diverses avant l'apparition des Babis.

§ 3. CE QUE FIRENT LES DISCIPLES DE BAB ET COMMENT ILS DÉNATURÈRENT LES PRINCIPES DE LA DOCTRINE DE LEUR MAÎTRE.

La religion fondée sur la philosophie, sur la contemplation spirituelle qui a toujours été l'apanage de la raison pure, nommée *loi intérieure de Dieu*, n'est autre chose que la conscience non encore souillée de l'homme. Mais lorsque, subissant l'entraînement des passions, l'homme eut perdu sa pureté primitive et qu'il eut cessé d'écouter sa conscience, alors se manifesta *la loi extérieure*. Cette loi extérieure s'établit d'abord sur les principes de la contemplation spirituelle; mais ensuite, sous l'influence des passions humaines, elle se dénatura bien vite;

alors des dissentiments éclatèrent, et elle finit par éclipser les vérités mêmes sur lesquelles elle reposait. La simple réflexion nous permet de juger facilement des effets désastreux de cette déviation des principes élémentaires de toute vraie religion, lesquels reposent sur l'idée chrétienne qui a existé de toute antiquité.

A. DIVINITÉ DE BAB.

Comme nous l'avons vu, la doctrine de Bab ainsi que celle de ses véritables disciples avait, dès son origine, beaucoup de ressemblance avec la morale évangélique; mais que devint ce principe entre les mains de ses autres disciples? Ils ont imaginé leur Coran, ils ont écrit des brochures qui n'avaient pas le sens commun; ils ont prêché la divinité de Bab et de tout *imam* ou guide dirigeant les affaires spirituelles des Babis, cherchant par tous les moyens à inspirer le fanatisme à leurs adhérents, parce qu'ils espéraient, par de semblables armes, atteindre leur but, et cela dans un intérêt tout personnel. Mais quel était ce but? . . . Il se présente à nous sous deux aspects. Le premier était purement égoïste, et chaque maître s'en servait pour combattre dans l'arène et pour étendre son importance personnelle parmi ses adhérents; c'est ainsi qu'il s'est formé diverses catégories de Babis, divergents dans leurs croyances, mais ayant toujours et partout les convictions les plus grossières. Le second était tout po-

litique, et les maîtres du Babisme mettaient plus d'ardeur encore à soulever leurs adhérents contre le clergé musulman et le gouvernement. Cependant un intérêt commun les confondait sous une seule et même dénomination, les unissait dans un seul but, une croyance commune à tous, et leur donnait un grand poids et une grande signification ; leurs succès ayant grandi, ils posèrent les bases des réformes désirées depuis longtemps et soulevèrent les révolutions locales que nous avons décrites.

Ceux des chefs fort peu nombreux qu'animait un libéralisme vrai et qui voyaient la foule de leurs adhérents animée seulement d'un fanatisme inconscient en furent réduits à flatter ce fanatisme qui leur répugnait, afin de gagner les sympathies de cette foule ignorante et de parvenir malgré elle aux réformes qu'ils rêvaient. C'est ainsi qu'ils se livrèrent à cet esprit de superstition qui régnait depuis longtemps dans le peuple. Dans tous les actes des Babis que nous avons racontés, le principal intérêt qui les guidait dans les dangers et les soutenait dans leurs luttes n'était pas de répandre leur sang pour racheter leur patrie de l'esclavage, sentiment qu'ils ne comprenaient pas ; c'était l'idée que les temps du royaume du *Sahib-ouz-Zéman* (le gouverneur du monde) étaient venus ; que les Babis allaient bientôt hériter de tous les royaumes de la terre, et qu'une céleste béatitude les attendait après leur mort : telles étaient les promesses qui, sous diverses couleurs, remplissaient ce qu'on appelle le Coran de

Bab. Rien, en effet, n'était plus capable de charmer l'imagination d'une foule inculte et grossière que la réunion des intérêts du monde présent et du monde à venir ; c'était là, à n'en point douter, le plus sûr moyen d'action pour exciter le fanatisme aveugle, but principal des propagateurs de cette doctrine mensongère. Pour mieux entretenir ce fanatisme dans le cœur d'aveugles prosélytes, les imposteurs distribuaient aux masses des prières et des talismans qui étaient censés devoir les rendre invulnérables aux balles et aux cimenterres ennemis. Ils conféraient aux plus fermes et aux plus dévoués croyants des titres pour les exciter à se distinguer et pour inspirer aux autres le désir de les imiter, de marcher sur leurs traces et de s'affermir de plus en plus dans la foi des Babis. Tout maître du Babisme, à quelque catégorie qu'il appartienne, apparaît comme un personnage possédant la puissance, et dont la volonté manifestée au nom de Bab doit être aveuglément respectée de tous ses partisans. Chacun d'eux dirige les affaires de ses adhérents, résout les questions religieuses qui lui sont soumises et enseigne la doctrine suivant ses convictions personnelles ; c'est pourquoi nous remarquons aujourd'hui parmi les Babis une certaine tendance à se fractionner en sectes, tendance qui n'a pu encore se réaliser à cause de la nécessité où ils se trouvaient de rester unis en une seule corporation politique, pour résister aux poursuites du gouvernement et du clergé.

Les propagateurs ou maîtres du premier degré¹ enseignaient au nom de Bab, mais parfois cependant ils se posaient aux yeux de leurs prosélytes comme égaux en autorité à Bab lui-même, ainsi que nous l'avons vu dans la relation de la destruction de Zenggan par rapport à Moulla-Mohammed-Ali².

Les propagateurs ou maîtres du second degré agissaient seulement au nom de Bab et enseignaient l'islamisme dans l'esprit du Babisme; c'est-à-dire qu'ils disaient : *Dieu est seul et unique; Mahomet est son prophète, Ali est son véli et Bab est le gouverneur du monde et le roi de l'Islam.* Cette croyance aurait été d'accord avec la doctrine des Chiïtes, s'ils avaient reconnu Bab pour l'imam attendu; mais elle manquait de cette acceptation générale et n'était partagée que par un groupe secret de Babis formés sous la direction de quelques fanatiques. En quoi consistait la croyance de ces fanatiques? Quelles étaient les cérémonies de leur culte?... Nous n'avons là-dessus aucune donnée positive. Les réponses du Seïd de Smolensk ne nous éclairent point à ce sujet. Si nous consultons le Coran attribué à Bab, il est impossible d'en tirer un système religieux quelconque, aucun règlement relatif à leur rite et

¹ Dans le Coran de Bab ils sont nommés « *lettres (types) de la vérité*, » et le nombre en est limité à douze.

² Il en fut de même de Hadji-Mohamed-Ali du Mazandéran, de Moulla-Sadik et de Mir-Abdoul-Kérim de Smolensk dont nous avons parlé plus haut. Le Coran de Bab dit positivement que les disciples du premier degré, ou *lettres (types) de la vérité*, sont égaux en autorité au maître lui-même.

à leurs cérémonies. Ce Coran consiste en un assemblage de phrases disjointes et répétées à satiété, sans aucun ordre et même sans division par chapitre. On n'y trouve que la promesse faite aux Babis qu'ils régneraient sur toute la terre, et des insinuations sur la divinisation de Bab et de toutes *les lettres* (types) *de la vérité*, c'est-à-dire de tous les saints, de tous les prédicateurs et propagateurs de la doctrine de Bab, et autres choses semblables.

Cependant, d'après ce que nous avons pu apprendre de témoins oculaires, ainsi que de la relation de l'historien de la Perse Soupehr, nous avons pu formuler sur ce sujet les appréciations suivantes. Aussitôt que la communauté secrète des Babis se fut formée et développée, les premiers disciples de Bab firent passer le maître pour *la porte de la vérité*, pour un être ayant des rapports secrets avec l'invisible imam Sahib ouz-Zémân, roi et gouverneur des destinées de l'Islam, auquel, ainsi que les Cheïkhites, ils donnaient encore l'épithète de *Bakièt-oullah*, ou partie, fraction que la divinité avait laissée de soi sur la terre¹. Par conséquent, dans l'origine,

¹ Cette phrase est mentionnée une seule fois dans le Coran de Mahomet, sour. XI, 87. Les commentateurs n'ont pas pu donner d'explication satisfaisante du sens qu'elle offre (littéralement elle signifie partie, fraction de Dieu). Les mystiques parmi les Cheïkhites et les Babis s'y sont attachés dans le sens de *fraction* de la divinité; ils comprennent par là la concentration des forces divines destinées ou laissées par Dieu pour le gouvernement du monde. Ceci ne serait-il pas dû à l'influence du principe bouddhiste qui s'est manifestée dans l'islamisme imposé à la Perse par la force du sabre (v. ch. III, § 1, art. 2).

les disciples de Bab ne lui rendirent, du moins en apparence, que les mêmes hommages qu'ils accordaient aux plus élevés d'entre les moudjtéhids. Mais, dans le but d'affirmer son autorité spirituelle, ils ajoutèrent un quatrième article au symbole de la foi chiïte, dans lequel se trouve placé le nom de Bab (Ali-Mohammed) comme *serviteur* du *Bakiièt-oullah*, et ensuite il est nommé le *mystère* (ami) du *Bakiièt-oullah*. Plus tard, lorsque les Babis eurent acquis plus de force, que par le fait de son arrestation et de sa reclusion Bab fut devenu invisible aux regards des curieux, et que le bruit des miracles que lui attribuaient ses disciples se fut répandu partout; lorsque, en un mot, il fut devenu pour la multitude aveugle de ses adorateurs qui ne l'avaient jamais vu un être tout mythique, ses disciples ne le nommaient déjà plus ni le serviteur, ni l'ami de l'imam invisible, mais bien ce même imam attendu depuis longtemps; dans le symbole de la foi, les mots « serviteur ou ami du Bakiièt-oullah » devinrent Bakiièt-oullah lui-même; les mots « mystère ou ami de Bakiièt-oullah, » une fois entrés dans le symbole de la foi, furent appliqués à d'autres individus que le maître, en sorte que, peu de temps après, les Babis ajoutèrent un cinquième article à ce symbole « et un tel est le mystère du Bakiièt-oullah. »

Cet honneur était probablement accordé par toutes les communautés secrètes de Babis à leurs maîtres immédiats, qui se considéraient comme les vicaires de Bab. Pour le moment nous n'en con-

naissions qu'un dans ces conditions, auquel les Babis aient décerné cet honneur dans le symbole de la foi; c'est Hadji-Mohammed-Ali du Mazandéran (voy. sur ce personnage chap. II, § 6 et suivants). Ainsi dans ces derniers temps le symbole de la foi des Babis avait cinq articles: 1° *J'affirme qu'il n'est point d'autre Dieu qu'Allah*; 2° *j'affirme que Mahomet est son envoyé*; 3° *j'affirme qu'Ali est son véli*¹; 4° *j'affirme qu'Ali-Mohammed est Bakiièt-oullah lui-même*; 5° *j'affirme qu'un tel (maître) est (sirr) le mystère du Bakiièt-oullah*². Sous prétexte d'abrégé le symbole, mais en réalité pour donner plus de signification à la valeur de Bab et de ses compagnons, les adhérents aveugles de cette doctrine se contentaient ordinairement de prononcer seulement le premier et les deux derniers articles: *Il n'est point d'autre Dieu qu'Allah; Bab est Bakiièt-oullah et un tel est son mystère.*

B. DE LA MÉTEMPSYCOSE.

Comme nous l'avons déjà vu (ch. II, § 1), les Cheikhites croyaient que les attributs du Tout-Puissant se personnifiaient dans les saints; croyance que nous retrouvons chez les Babis. Selon Soupehr, ils don-

¹ V. ch. III, § 1, art. 3.

² Sous le nom de *mystère* on sous-entend l'ami avec lequel on peut partager ses secrets. En langage mystique on appelle « le mystère de Dieu » l'élu qui connaît tous les secrets de la révélation divine. Les mystiques donnent à Ali ce nom (*sirr oullah*); par conséquent le mystère du Bakiièt-oullah signifie: l'ami de l'imam invisible. Quelques mystiques traduisent le mot *sirr*, qui se trouve dans le symbole, par « *mystère* » en rapport avec l'incarnation.

naient à leurs guides spirituels des noms pris des attributs de Dieu; de plus ils donnèrent à quelques-uns des membres de la famille de ces maîtres des noms de saints et de saintes de l'Islam, en leur attribuant les qualités et les vertus qui distinguaient ces saints et saintes de leur vivant. Par exemple, Hadji-Mohammed-Ali portait le nom de Très-Haut, Mir-Abdoul-Kérim celui du huitième *imam*; dans le premier on voyait la personnification de l'attribut de Dieu (Très-Haut), dans le second la personnification de Riza, huitième *imam* chiïte des Isna-achérîtes. Ils étaient convaincus en outre que quarante jours après leur mort les âmes de ces saints devaient revenir sur la terre en revêtant une autre forme; ce que nous avons pu voir par la promesse que Bouchrouï (v. ch. II, § 9) avait faite d'apparaître après sa mort.

Dans le Coran des Babis que nous possédons, nous avons rencontré plusieurs phrases qui, par leur sens tout mystique, indiquent la doctrine de la métempsycose. Dans quel chapitre, dans quel cahier se trouvent ces phrases? c'est ce qu'il serait impossible de dire, l'exemplaire en question consistant en soixante et dix cahiers ou onze cent vingt pages sans commencement ni fin, sans pagination, sans subdivision par chapitre, et sans que rien puisse mettre sur la voie quant au nombre de cahiers et de feuilles dont l'ouvrage entier peut être composé. Voici la traduction littérale de ces phrases :

« Dis; la vie d'Allah ne ressemble pas à la vie de

création de l'homme; la vie d'Allah n'a ni commencement ni fin; rien n'est antérieur à elle; mais la vie de création de l'homme a eu en vérité pour antérieure à elle *la vie des lettres (types) de la vérité.* » Et plus loin : « En vérité, Dieu a commencé sa création par les lettres de la vérité; » et plus loin encore : « Dis que de la création Dieu produit les « lettres de la vie. . . . et que par l'entremise des « lettres de la vie il indique à tous le chemin qui conduit jusqu'à lui; c'est ainsi qu'il faut comprendre « ce qui a été dit : que Dieu produit les vivants des « morts et les morts des vivants. »

Dans le Coran des Babis, on sous-entend par lettres de la vérité *les saints* : ce qui signifie que Dieu a commencé la création en créant les « lettres de la vérité » et que par conséquent leur existence a précédé l'existence des autres créatures (les hommes), et que, par les lettres de la vérité, il indique à chacun la voie qui conduit à lui. Donc ces *lettres de la vérité* créées avant tout transmigrent constamment sur la terre en prenant une forme humaine pour guider les hommes et les conduire vers Dieu, ou *pour transformer les morts en vivants*. Mais comment Dieu transforme-t-il les morts en vivants? Ici même, cela est expliqué de la façon la plus mystique; Dieu guidant vers lui la création qui est *morte*, et la guidant par l'entremise des « lettres de la vie » qui sont quelque chose de vivant, Dieu créant les morts (les hommes) des vivants (lettres de la vie), cela signifie que Dieu crée l'homme, qui est par lui-

même *mort*, et fait entrer, incorpore en lui « la lettre de la vie, » qui est un *ex-vivant*.

Si embrouillé que soit ce passage, si difficile qu'il soit à comprendre, il démontre directement ou indirectement chez les Babis l'existence de la doctrine de la métempsycose.

C. DU MARIAGE.

D'après la doctrine de Bab lui-même, comme nous l'avons vu, les femmes ont les mêmes droits que les hommes, et le divorce arbitraire est aboli. Mais comme il y est dit que la femme est plus élevée devant Dieu et plus agréable à ses yeux que l'homme, les disciples de Bab ont accordé peu à peu à la femme les droits et prérogatives suivants.

Les premiers disciples de Bab, ayant aboli le divorce arbitraire, ont établi que si une femme mariée voulait le *téberri*, c'est-à-dire renoncer au mariage, elle en avait le droit, en d'autres termes elle pouvait obliger son mari à accepter le divorce.

Dans la suite, entraînés par leurs convictions, d'autres maîtres du Babisme donnèrent à la femme qui avait fait *téberri* avec son mari le droit de se remarier avec qui bon lui semblait.

Quelque temps après, les droits et privilèges des femmes prirent plus d'extension, et l'historien de la Perse dit que, d'après la doctrine de Bab, une femme pouvait avoir jusqu'à neuf maris à la fois.

Selon les ordonnances de la doctrine du *fatrèt*

(v. plus loin), les Babis commencèrent à considérer le mariage au point de vue de Platon, et la communauté des femmes fut établie, du moins en principe, car les vieux principes de l'Islam enracinés dans le peuple, sanctifiés par l'homme et garantis par la jalousie, ne permirent point à ces deux derniers privilèges de se développer entièrement.

L'historien de la Perse excepté, pas un seul témoin (si tant est qu'on puisse l'appeler un témoin) ne nous a dit que chez les Babis la communauté des femmes ait été réellement mise en pratique, ni qu'une femme y ait jamais eu plus d'un mari à la fois, bien que ces témoins oculaires ne nient nullement l'existence de la doctrine du *fatrèt* et du *téberri*, ni même la doctrine de la communauté des femmes.

D. DE QUELQUES-UNES DES CÉRÉMONIES DU CULTE ET DE QUELQUES USAGES.

Dès les premiers temps du Babisme, ceux qui l'avaient embrassé s'éloignèrent peu à peu des Chiïtes dans l'exercice de leurs devoirs religieux, mais graduellement et seulement autant que le *Chariat* permet aux Chiïtes de modifier leurs croyances.

Nous avons fait remarquer déjà que cet usage a une force d'habitude telle, qu'un Chiïte peut changer, modifier ses croyances et ses convictions religieuses même plusieurs fois. Cependant ces changements constants, bien qu'ils se fissent peu à peu et d'une manière insensible, finirent par séparer entière-

ment les Babis des Chiites, et il ne fut point alors difficile aux chefs du Babisme d'inspirer à leurs prosélytes tout ce qu'ils voulurent.

Les premières questions relatives à la religion et aux rites soulevées par ces changements durent être de peu d'importance; nous n'en connaissons pas bien tous les détails, qui d'ailleurs ne mériteraient point d'être mentionnés. Plus tard, quand le Babisme acquit plus de force, les Babis commencèrent à se séparer catégoriquement des Chiites, et cette séparation a soulevé les questions suivantes :

1° Le jeûne du ramazan fut réduit à dix-neuf jours au lieu de trente. La raison de ce changement est trop curieuse pour être passée sous silence. Dans la philosophie scolastique des Cheïkhites l'existence d'un Dieu unique (*Vahdeti voudjoud*) joue un très-grand rôle. Nous ne toucherons point à ce sujet, qui nous mènerait trop loin, mais nous dirons seulement que le mot *voudjoud*, ou existence du Dieu suprême, désigne dans leur scolastique quelque chose de si saint que les mouvéhites (on désigne ainsi ceux qui suivent la doctrine de l'unité absolue de Dieu) doivent trembler en le prononçant, tout autant que les Juifs en prononçant le mot « Jéhovah, » qui veut dire : « Celui qui est¹. »

Le mot *voudjoud* est formé en arabe de quatre lettres qui, d'après le mode de supputation cabalis-

¹ Les Juifs ne prononcent jamais ce mot, qu'ils regardent comme trop saint pour être sur les lèvres des pécheurs; ils le remplacent par le mot *Adonai* (seigneur).

tique, ont la valeur de 19¹; de là vient que le nombre 19 est regardé comme sacré par les Cheïkhites superstitieux. Les maîtres de la doctrine des Babis, disciples de l'école des Cheïkhites, afin de relever la sainteté de ce nombre, divisaient tout en 19 et faisaient tout 19 fois. Entre autres ils avaient divisé l'année en 19 mois, les mois en 19 jours, de sorte que l'année des Babis avait 361 jours²; sous ce rapport elle se rapprochait un peu de l'année des chrétiens, dont elle ne différait que de 4 jours, tandis que l'année lunaire des musulmans a une différence en moins de 11 jours.

2° D'après le Coran de Mahomet il revient à l'imam, pour être distribué aux pauvres, un cinquième du butin (sour. VIII, v. 42). Les Babis lui en abandonnent le tiers.

Il faut dire ici en passant que le *beït oul-mâl*, ou trésorerie de la société théocratique dans le premier âge de l'Islam, consistait en biens de toute sorte, ainsi qu'en argent. C'était le produit : 1° du pillage et des trophées enlevés par les vainqueurs dans leurs guerres contre les infidèles : les richesses conquises ainsi étaient, suivant la loi de Mahomet, divisées en cinq parties; quatre parts étaient distri-

¹ L'emploi de lettres au lieu de chiffres est usité et l'a toujours été en Islam, même dans le calendrier. Cet usage scolastique a été adopté dans la langue slavo-ecclésiastique.

² Nous regrettons de n'avoir pu nous faire renseigner sur les noms que les Babis donnaient aux mois de l'année divisée ainsi; je suis porté à croire qu'ils n'ont pas eu le temps de mettre cela en ordre, mais qu'ils ont conservé leur ramazan de dix-neuf jours.

buées en parties égales entre les guerriers, et la cinquième revenait au *beït oul-mâl* pour l'entretien des indigents; 2° du produit de l'impôt du *djézié* établi par le Coran même et par lequel les infidèles acquéraient le droit de vivre dans les États musulmans; 3° du *kharadj* ou impôt prélevé sur les terres des vaincus qui payaient le *djézié* : le *kharadj* était donc payé par les vaincus, qui par là acquéraient le droit de posséder leurs terres, car ces terres, d'après la loi de Mahomet, appartenaient aux vainqueurs; 4° du produit du *zékat*, impôt purificateur prélevé sur tous les produits en général; les musulmans eux-mêmes n'en étaient pas exempts, on le prélevait sur leurs revenus ou toute espèce de profit matériel qu'ils pouvaient faire. Le *beït oul-mâl* était à la disposition de l'imam ou du chef des vrais croyants¹. Ainsi, grâce à cette augmentation du cinquième en tiers, qui pouvait mettre de grandes sommes à leurs dispositions, les chefs politiques des Babis voulaient arriver à la réalisation de leurs projets.

3° Les Babis ajoutèrent à l'*Azan*², ou appel à la

¹ Le *beït oul-mâl* était administré par les khalifes ou imams, et dans la suite par les rois de l'Islam qui s'emparèrent du pouvoir des khalifes. En Perse, ce sont les moudjtéhides qui disposent du cinquième et du *zékat*, et ils ne s'oublient jamais eux-mêmes. Nous connaissons tels moudjtéhids qui sont peut-être plus riches que le roi lui-même.

² Les prières se font cinq fois par jour et commencent par l'*azan*, qui consiste dans le symbole de la foi auquel on ajoute encore plusieurs expressions ou invocations comme : « Dieu est grand! » « levez-vous pour la prière, etc. » Chacune de ces formules est répétée deux

prière, le quatrième article du symbole de la foi dont il a été question plus haut.

4° Les prosternations (*soudjoud*) pendant la prière s'effectuent assis sur les talons. Dans cette position on se prosterne et l'on frappe de son front la terre en récitant les prières de circonstance ; mais pour que le front puisse toucher en effet la terre, les musulmans chiites emploient le *moukr*, disque en terre de la grandeur d'une médaille et pétri de la terre prise des « tombeaux sacrés » de leurs imams. Ce *moukr* fait partie des *namaz* chez les Chiïtes, et dans le cas où ils n'en possèdent pas de réel, ils le remplacent par quoi que ce soit en terre ou en bois, pourvu seulement que ce soit propre et uni. Celui qui prie doit en s'inclinant toucher ce *moukr* du front et réciter en même temps la prière voulue.

Les Babis décidèrent qu'il fallait employer trois *moukr* au lieu d'un ; un plus mince pour le front, et deux plus épais pour les joues ; sans cela ils considéraient les prosternations comme non effectives : dans cette position, disent-ils, le fidèle doit avoir tout le visage prosterné dans la poussière devant le Seigneur.

On assure que les Babis avaient beaucoup de ces variétés dans leurs pratiques religieuses ; mais ce que nous en avons dit peut suffire pour satisfaire la curiosité.

5° D'après un usage imposé par leur religion, les

fois, et les musulmans qui entendent l'*azan* doivent se hâter pour faire la prière.

musulmans, lorsqu'ils s'abordent, se saluent mutuellement en se souhaitant la paix; le premier doit dire : *sélamoun-aléïkoum* ou *assélamou-aléïkoum*; c'est-à-dire « la paix avec vous; » le second est obligé de répondre : *va aléïkoum-oussalam*, ce qui veut dire : « et avec vous la paix. »

Les Babis ont changé cette formule de politesse religieuse en la formule suivante. Le premier qui prend la parole dit : *Allahou-akber* « Dieu est grand. » Le second répond : *Allahou Aazem* « Dieu est tout-puissant. » Le plus souvent la salutation se formulait par les mots *marhaban bik*, c'est-à-dire : « le bien-être soit avec toi. » De même que selon la loi les musulmans ne peuvent employer leurs formules de salutation envers les infidèles, les Babis n'emploient pas les leurs envers ceux qui n'appartiennent pas à leur secte.

6° D'après une ancienne superstition, les musulmans regardent comme chose agréable à Dieu et qui porte bonheur de porter une bague ornée d'une turquoise ou d'une cornaline; aussi rencontre-t-on rarement un musulman quelque peu dévot sans un anneau semblable. La pierre porte ordinairement le nom d'Allah ou d'Ali gravé au milieu, ou bien quelques mots ou phrases tirés du Coran. Les Babis ont donné la préférence à la cornaline blanche; au milieu sont gravés quelques mots ou phrases du Coran, mais tout autour, et en chiffres connus d'eux seuls, le nom de l'un de leurs maîtres ou saints. Dans le Mazandéran, c'est plutôt le nom de *Hadji-*

Mohammed-Ali que l'on fait graver sous le titre de *Sirrou-Bahîét-Oullah*, qui signifie « mystère du gouverneur du monde. »

7° Ces variétés et changements introduits dans les formes de la vie religieuse et mentionnés ci-dessus étaient conservés et maintenus en attendant l'apparition de la loi qui devait affranchir entièrement et à jamais les Babis du joug du *Chariat*; mais les préjugés et superstitions ont pris chez eux une telle extension qu'ils surpassent de beaucoup en cela les plus superstitieux d'entre les musulmans eux-mêmes.

J'ai entre les mains deux talismans et une brochure manuscrite que m'a procurés M. Melnikoff. Il avait fait l'acquisition de ces objets pendant son séjour à Téhéran. Ce sont de précieux témoignages de la plus aveugle superstition, de la plus absurde crédulité. Ces talismans consistent en une petite feuille de papier de figure pentagone sur laquelle est écrite tout autour la même phrase soixante et quatorze fois; ils sont du nombre de ceux que les maîtres distribuaient aux Babis pour les garantir des malheurs et préserver leur vie. La brochure consiste en vingt-sept pages de la grandeur d'une feuille pliée en quatre, écrites en arabe et renfermant des instructions sur le cérémonial à observer par chaque Babi qui doit se présenter à l'un des maîtres de sa doctrine, soit pendant le chemin, soit au seuil de sa demeure et lorsqu'il apparaît devant lui. Toutes ces instructions et tous ces règlements dé-

montrent jusqu'à l'évidence les qualités surnaturelles que les Babis attribuent à leurs maîtres. L'auteur de ces règlements et de ces instructions envoyait auprès de ces maîtres les sectateurs de Bab en leur inspirant à leur sujet une vénération toute divine, une sainte frayeur beaucoup plus grande que celle que les moudjtéhids chiïtes inspirent à leurs *moukalids* lorsqu'ils les envoient en pèlerinage à la Mecque ou aux tombeaux de leurs imams. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette brochure, c'est la longue prière que doit réciter à haute voix le visiteur en s'approchant de « l'ami de Dieu, » comme il est dit dans cette brochure. Cette prière est remarquable par la redondance de la phrase imaginée pour glorifier « l'ami de Dieu, » et par une réunion de mots poétiquement cadencés et parfois rimés; mais le plus souvent ces mots sont unis entre eux sans règle comme sans raison, car ils ne présentent à l'esprit aucun sens; c'est ce qui me porte à croire que cette prière a été écrite par quelqu'un de peu versé dans la langue arabe, peut-être bien par ce même Seïd-Houssein qui, selon nous, a écrit le Coran de Bab et les talismans qui étaient distribués aux Babis soulevés.

Pour montrer jusqu'où est poussée l'absurdité dans cette prière, nous donnerons la traduction littérale de quelques passages.

A. EXEMPLES DE REDONDANCE, DE FORME EMPHATIQUE
DE LA PHRASE.

« La première essence qui a reçu la beauté de la
« forme s'est levée, a brillé et a communiqué au
« monde la lumière émanant de la sphère du séjour
« de l'Éternel, et cette essence *était la vôtre*; » — tel
est le début de la prière adressée à « l'ami de Dieu. »
Il est fait ici allusion à l'idée énoncée dans la pre-
mière lettre du philosophe de Smolensk, que dans
les cieux spirituels les prophètes et les saints émanent
d'un seul et même principe et que la seule différence
visible pour les mortels provient de l'apparition du
monde extérieur. — Les paroles du texte « *était la
vôtre* » (employées au pluriel) expriment que la prière
était adressée dans la personne de « l'ami de Dieu »
à tous « les saints. »

Un peu plus loin on lit : « N'eût été *vous*, rien
« (personne) n'aurait connu Allah; n'eût été *vous*,
« rien n'aurait honoré Allah; n'eût été *vous*, rien n'au-
« rait glorifié Allah! »

Encore plus loin on lit : « Allah *vous* a consolidé
« sur son trône; il *vous* a donné son verbe ¹; il *vous*
« a désigné pour distribuer à chacun le lot (sort)
« qui lui est destiné; il *vous* a élu pour transmettre
« leur destin à tous ceux qui sont soumis à la Provi-
« dence, etc. ² »

¹ Le mot *mitk* désigne la capacité de parler correctement; de là *mentik* (logique). Littéralement il est dit : « Allah vous a rendu ca-
pable de parler pour lui. »

² Ce qui signifie : être le dispensateur des destinées de chacun ;

B. EXEMPLES DE RÉUNION DES MOTS ET DE NON-SENS
DES PHRASES.

Je ne puis prendre pour exemples que des phrases de cette catégorie, voulant éviter d'entrer dans des considérations sur l'irrégularité de la langue dont on s'est servi dans ces prières; d'ailleurs cela nous entraînerait trop loin dans une critique linguistique qui m'écarterait de mon sujet : que le lecteur savant et curieux s'amuse s'il le veut de l'amalgame de mots qu'il verra dans les deux échantillons que nous lui offrons. Comme nous avouons ne pas les comprendre, nous laissons à d'autres, qui peut-être seront plus heureux que nous, le soin de les expliquer.

« Puis-je définir, dit le suppliant à l'ami de Dieu,
« l'essence des essences de votre isolement, la lumière
« de la lumière de votre sainteté, la forme des formes
« de vos désirs; comment puis-je définir le secret
« du secret de votre volonté, la prière des prières de
« votre gloire, l'obligation des obligations de l'asser-
« vissement à vous, la feuille des feuilles de l'arbre
« de votre direction (du monde), quand Allah m'a
« montré la barrière de la route qui me sépare de
« votre sainteté?... car toutes les créations, avec toute
« l'essence de camphre (pure, transparente) de leur

envoyer dans la vie, envoyer dans la mort. — Ce texte peut se traduire encore ainsi, « Celui qui est pour transmettre son arrêt, sa sentence à chacun de ceux qui sont soumis au jugement, » c'est-à-dire ses devoirs, ses obligations. Le sens est le même, mais la première traduction est plus dans l'esprit du mysticisme.

« existence, sont sans valeur devant la valeur de la
« protection de votre sainte apparition. . . »

Et ailleurs : « Si je dis que vous c'est vous, alors
« la terre a déjà publié que vos imams ne peuvent
« être qualifiés par eux-mêmes (?), que tous les
« êtres visibles et invisibles sont la relation des re-
« lations, la narration des narrations isolées dans la
« spécialité de son apparition. . . »

Tel est, en substance, le contenu de cette prière,
tels en sont le style et le langage.

Les soixante et dix cahiers sous la dénomination
de Coran des Babis qui sont en notre possession sont
empreints de quelque chose de l'esprit qui règne
dans cette prière, bien qu'écrits dans un langage
beaucoup plus simple et plus clair.

8° Comme il a déjà été dit, les Babis apparte-
naient dans l'origine à la communion musulmane
imamido-chiite. Bab ne voulait d'abord que purifier
l'Islam des altérations qu'avaient subies peu à peu les
antiques vérités qu'il renferme. Mais dans la suite,
lorsque des associations secrètes se furent organisées
dans le Fars, l'Irak, le Khorasan, le Tébéristan et
l'Aderbidjan, bien que les associés portassent en-
core le nom de Chiïtes, ils se virent contraints de se
séparer peu à peu de leurs anciens coreligionnaires,
et durent bon gré mal gré suivre l'entraînement de
leurs guides qui prêchaient l'islamisme, non comme
le comprenaient les orthodoxes, mais comme *il fal-
lait le comprendre selon la nouvelle doctrine, basée,*
d'après eux, sur les dogmes fondamentaux de l'Is-

lam. Suivant ces dogmes, les Chiïtes attendent la seconde venue immanquable de l'imam gouverneur de l'univers. Il est apparu, disent les Babis, par conséquent ceux qui croient en lui doivent croire à sa doctrine, et s'en rapporter à son jugement dans les questions religieuses qui rentrent dans la sphère de l'islamisme. Cette doctrine a été enseignée par les plus proches disciples de Bab.

Nous l'avons dit et nous l'avons vu, Bab n'a pas personnellement fondé une nouvelle religion ni de nouveaux rites; il prêchait partout l'observance de la doctrine chiïte dans son acception la plus rigoureuse, et en donnait lui-même l'exemple. Il faisait les prières, observait les jeûnes, alla en pèlerinage à la Mecque et à Kerbela; il prêchait une vie d'abstinence. Cependant ses disciples fondèrent secrètement et à son insu un schisme qui devait les aider à atteindre leur but, et répandaient dans le peuple le bruit que les temps étaient venus où allaient apparaître la réforme et une loi nouvelle. Forts des succès qu'ils obtenaient, ils assuraient que Bab les avait désignés en attendant pour être les pasteurs des élus de Dieu, ouvrir la glorieuse carrière du Babisme, et les guider jusqu'au jour où les Babis, triomphant de tous les obstacles, conquerront le monde entier sous les étendards de l'Imam et gagneront la béatitude éternelle. Ainsi chaque communauté de Babis se soumettait en attendant à l'enseignement doctrinal de son maître immédiat. Voilà pourquoi, au temps où la doctrine des Babis commença à se

répandre, apparurent divers rites et usages locaux, diverses croyances particulières, qui dans la suite donnèrent naissance aux symboles de la foi. Il avait été impossible, en attendant, de déshabituer des gens grossiers et ignorants des pratiques religieuses journalières, d'autant plus que tout musulman ne saurait se passer de prières, d'ablutions, ni de suivre rigoureusement les jeûnes du ramazan. Il fut alors décidé que ces pratiques religieuses seraient observées selon la nouvelle doctrine; ce qui eut lieu partout, bien qu'avec certaines variétés dans les formes. Ainsi allèrent les choses jusqu'à l'époque où les Babis se fortifièrent dans Cheïk-Tabersi, en 1848. Alors ils croyaient que le temps était venu de se séparer tout à fait des Chiïtes et de devenir entièrement étrangers à l'islamisme. En effet, l'inimitié, la haine qui existait entre les Chiïtes et les Babis, et qui s'était enracinée dans le cœur des uns et des autres, avait disposé les derniers à effectuer cette séparation. La promesse faite aux Babis de leur puissance future, qui devait s'étendre sur toute la surface de la terre, eut pour résultat de leur inspirer un souverain mépris pour tous ceux qui ne portaient pas le nom de Babis. Tout cela éteignit peu à peu dans leurs cœurs le respect, l'amour des anciennes coutumes. C'est alors que les principaux promoteurs du Babisme politique mirent à profit cette disposition des esprits pour prêcher à leurs adhérents la doctrine du *fatrèt*¹ ou de *l'affranchis-*

¹ *Fatrèt* signifie, entre autres, l'espace compris entre deux doigts.

sement du joug de la loi. Voici en quoi consistait cette doctrine : « Tant que le Babisme ne sera pas répandu et consolidé sur toute la surface de la terre, tant que le règne de Bab ne sera point affermi et qu'un nouveau code émanant de lui ne sera point promulgué, tous les Babis sont affranchis des devoirs religieux. » D'après ce principe, les Babis se refusaient à remplir aucun des devoirs religieux imposés par le Coran; ainsi ils ne faisaient point les prières prescrites, et ne suivaient aucun jeûne; ils ne considéraient point les Chiïtes, et en général les musulmans, comme leurs coreligionnaires; ils buvaient du vin, n'admettaient rien de *nedjès* (impur), rien de *haram*, ou défendu par la loi; en un mot, ils rejetèrent tout, excepté ce qui est si cher à l'ignorance, les préjugés et les superstitions.

Les faits que nous avons mentionnés prouvent clairement à quel point la doctrine de Bab avait été

de là *les temps intermédiaires.* Dans le Coran de Mahomet, ce mot n'est employé qu'une seule fois (sour. v, 22) dans le sens du temps écoulé entre la venue de deux prophètes. Ici les Babis sous-entendent le temps compris entre deux codes religieux : le Chariat et le code religieux qui devra paraître au nom de Bab.

Si l'on en croit des témoins oculaires, ce code de la loi nouvelle est tout prêt à paraître. Il avait été confié à la garde d'un des propagateurs du Babisme nommé Moulla-Abdoul-Kerim, lequel fut tué plus tard lors des événements qui se passèrent à Téhéran (v. ch. II, à la fin). On dit que lors des poursuites dirigées contre les Babis de Kazvin (lui-même était de cette ville), faits que nous avons relatés dans l'article sur Kourret-oul-Aïn, cet individu avait caché ce code dans la muraille d'une maison inconnue, et qu'après sa mort toutes les recherches qu'on fit pour le découvrir furent vaines.

défigurée dès son apparition, combien elle avait été grossièrement altérée, et quelles eussent pu en être les suites.

Jamais l'homme ne se désenchante autant, et sans retour, que lorsqu'il passe du monde des belles et grandes idées dans le monde des formes grossières et rudes, lesquelles non-seulement ne coïncident en rien avec le principe qui les appelle, mais qui de plus lui sont entièrement opposées.

Sans aller bien loin, revenons à cette vérité qui forme le point d'intersection des idées religieuses, dans le monde chrétien. Ouvrons l'Évangile, lisons-le d'un bout à l'autre; examinons la vie toute sainte des Pères de l'Église, méditons leurs écrits, et puis considérons les formes extérieures du culte parmi les sectes chrétiennes. Ne serons-nous point frappés, stupéfiés lorsque nous passerons du monde des grandes idées religieuses dans ce monde des formes les plus grossières?

Si dans le christianisme même nous sommes, j'oserai dire journellement, frappés des succès qu'y obtiennent de mauvaises passions, si opposées aux divines vérités; si dans l'histoire de l'administration ecclésiastique nous reconnaissons les traces de cet obscurantisme qui conduit indubitablement à l'ignorance, qui met les armes à la main des disciples de la charité chrétienne, et au nom de « l'Église, » de la religion, fait appel à la vengeance et à l'anathème, dans un but d'intérêts tout mondains, dans un but d'égoïsme; en un mot, si nous voyons tous les jours

dans la chrétienté le triomphe du mensonge et de l'erreur, comment pourrons-nous jeter le blâme sur les mêmes fautes dans lesquelles tombent des adhérents d'autres religions ?

NOUVELLES ET MÉLANGES.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE DU 9 NOVEMBRE 1866.

La séance est ouverte à huit heures par M. Reinaud, président.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu ; la rédaction en est adoptée.

Sont proposés comme membres :

MM. Ferdinand LEVÉ, rue du Cirque, n° 2, présenté par MM. Pauthier et Garrez ;

John R. ROBINSON, à Dewsbury (Angleterre), par MM. Garcin de Tassy et Mohl.

Il est donné lecture d'une lettre de M. Behrnauer, à Dresde, qui annonce l'envoi du prospectus de l'édition du *Tawarikhi Ali Seldjouk*, et prie que ce prospectus soit inséré dans le Journal asiatique. Il est décidé que le paquet sera envoyé à l'Imprimerie pour être broché dans le prochain cahier du Journal.

M. Garrez donne, en l'absence du bibliothécaire, lecture